



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

37 | 2008
L'ère victorienne revisitée

Barrie M. RATCLIFFE et Christine PIETTE, *Vivre la ville. Les classes populaires à Paris (1^{re} moitié du XIX^e siècle)*

Louis Hincker



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3540>

DOI : 10.4000/rh19.3540

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2008

Pagination : 185-242

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Louis Hincker, « Barrie M. RATCLIFFE et Christine PIETTE, *Vivre la ville. Les classes populaires à Paris (1^{re} moitié du XIX^e siècle)* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 37 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.3540>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Barrie M. RATCLIFFE et Christine PIETTE, *Vivre la ville. Les classes populaires à Paris (1^{re} moitié du XIX^e siècle)*

Louis Hincker

RÉFÉRENCE

Barrie M. RATCLIFFE et Christine PIETTE, *Vivre la ville. Les classes populaires à Paris (1^{re} moitié du XIX^e siècle)*, Paris, La Boutique de l'histoire, 2007, 584 p. ISBN : 978-2-910828-41-7. 34 euros.

- 1 Recueil d'articles, en partie réécrits, l'ouvrage de Barrie M. Ratcliffe et Christine Piette a le mérite non seulement de rassembler des textes publiés originellement, pour la majorité d'entre eux, au Canada, mais aussi de réouvrir un débat quelque peu délaissé par les historiens de la capitale : soit le caractère pathogène ou non du doublement de la population parisienne durant la première moitié du XIX^e siècle.
- 2 Chercheurs de l'Université de Laval au Québec, ils se sont l'un et l'autre depuis plusieurs années familiarisés avec les dépôts d'archives parisiens, et leur livre constitue une somme très documentée, sans équivalent récent, sur le peuplement et la population des lendemains de la Révolution française au mitan du XIX^e siècle.
- 3 Même si nous nous déclarons d'emblée peu convaincu par une série de justifications en ouverture de l'ouvrage, il faut saluer l'effort historiographique et méthodologique de la démarche qui au final produit ses effets. Peu convaincante l'idée que l'expression « classes populaires » soit plus englobante (c'est imprécis) et moins politique (impossible aux yeux d'un historien français) que « classe ouvrière ». Aussi peu assurée l'absence de toutes autres sources que quantitatives sur « la [les ?] réalité [s ?] fuyante de leur vécu quotidien » (p. 11-12). Très sentencieuse la prétention de savoir « ce qui

pouvait être fait et ce qui ne le pouvait pas » (p. 9). Incertaine la réelle émancipation vis-à-vis des présupposées de la documentation administrative mobilisée – chaque chapitre ne tente-t-il d’apporter une réponse à une grille de lecture qui a tout du bon gouvernement de la grande ville : migrations, domesticité, marge, pauvreté, indigence, femmes pauvres, chiffonniers, faubourgs, démolition/reconstruction, concubinage et mariage, pratiques religieuses, suicide ? À force de vouloir s’éloigner « du [des ?] discours des élites » (p. 8), le livre manque une histoire intellectuelle du pouvoir sur la ville et sur sa population, et le propos en arriverait à appauvrir l’intérêt de la documentation quand il nous est annoncé que « les photographies de Marville ne reflètent pas la réalité » (p. 380). Le livre tend à cloisonner par chapitre là où il faudrait faire circuler, faire communiquer et comparer les ordres de réalité, proposer une vision d’ensemble.

- 4 Mais passons sur le côté scientifique des prolégomènes, un brin abusif et paradoxalement peu ouvert sur un regard pluridisciplinaire que contredit pourtant le foisonnement des références, au fil des chapitres en notes de bas de page, en direction notamment des sciences sociales américaines. Le livre, d’ailleurs, ouvre de multiples possibilités comparatistes ne serait-ce qu’à partir de ses seules indications bibliographiques.
- 5 Allons à ce qui est bien plus important. Il s’agit de « réévaluer le Paris de la première moitié du XIX^e siècle à la lumière des nouvelles approches sur la ville et ses habitants » (p. 20). La remise en cause du déterminisme environnemental sur les comportements déviants retient l’attention. Si les deux tiers des Parisiens de l’époque peuvent être dits « défavorisés économiquement », les trois habitants sur cinq de la capitale qui dépendent d’un emploi industriel produisent, en valeur, un quart de la production nationale alors qu’ils ne représentent que 3 % de l’ensemble de la population. C’est rappeler le dynamisme économique de Paris (hélas non étudié ici pour le détail de ses espaces de production), qui précisément absorbe deux fois plus de population en cinquante ans. Au surplus, l’absence à l’époque d’une comptabilisation de la saisonnalité ou encore des natifs ayant choisi de quitter la capitale avant de mourir conduit à exagérer la pauvreté, sans oublier la sous-estimation inévitable de l’économie informelle. Bien plus, le *turn-over* urbain semble dans la droite continuité de celui du XVIII^e siècle, dont il est rappelé, références très utiles à l’appui, à quel point il n’a jamais cessé jusqu’à aujourd’hui d’intéresser les historiens de la veille de la Révolution, contrairement à ceux de la période suivante. Plus globalement, les recherches sur les courants migratoires montrent qu’ils sont auto-sélectifs en accordant une prime à la débrouillardise et au capital personnel, ce qui permet de relativiser toute dramatisation misérabiliste. Que n’a-t-on médité *La formation de la population parisienne au XIX^e siècle* (1950) de Louis Chevalier plutôt que de rester fasciné par ses *Classes laborieuses, classes dangereuses* (1958) et ses thèses hygiénistes faisant obstacle au contenu du premier des deux livres ! À très juste titre, nos deux auteurs soulignent le paradoxe du second ouvrage qui n’a pas tiré le bénéfice que tout historien des classes populaires est en droit de revendiquer (c’est sans doute son seul maître atout) : les déformations inévitables des regards venus des sommets de la société. Remettant en cause le succès injustifié de *Classes laborieuses, classes dangereuses*, Barrie M. Ratcliffe et Christine Piette nous proposent une relecture éclairée de *La formation de la population parisienne au XIX^e siècle* en reliant la première moitié du XIX^e siècle à l’histoire démographique de la capitale au XVIII^e siècle. On connaît mieux qu’il y a cinquante ans le caractère polymorphe des migrations (circulaires, en chaîne, viagères) et les constantes interpénétrations villes-campagnes, les séjours préalables vecteurs de familiarisation avec le genre de vie de la

grande ville, les possibilités d'installation vers les espaces libres des quartiers périphériques et de la banlieue proche, les multiples stratégies d'insertion dans le tissu urbain, le « quartier » comme lieu d'ancrage principal tout en étant ouvert sur le reste de la ville. Accordons aux auteurs qu'un migrant n'est ni un exilé ni un déraciné, mais le livre ne propose pas cependant de reconstitution de parcours migratoires individuels. Tout concourt, il est vrai, à l'installation d'une main d'œuvre adulte dans la force de l'âge qui se disperse dans l'ensemble de la capitale, au service d'une économie en pleine expansion, fusion et synthèse dynamiques d'éléments anciens et nouveaux, comme le soulignait Louis Chevalier dans *La formation de la population parisienne au XIX^e siècle*, livre cependant très axé sur la deuxième moitié du siècle. Nos auteurs disent se garder de tout angélisme, ce qui doit leur être reconnu, car en absence d'une analyse des tensions qui pèsent durant les années 1830 et plus encore durant les années 1840 (48 à l'horizon, tout de même !) sur le fonctionnement, certes très intégrateur, de la fabrique de Paris (métiers, mais aussi logements), on ne peut conclure à un demi-siècle de croissance démographique heureuse dans la capitale.

- 6 On l'aura compris, la thèse du livre consiste bien à réfuter l'idée que la ville est malade vers 1850. La méthode est résolument analytique et sa limite vient probablement d'une décomposition systématique en un petit nombre d'éléments qui, pris les uns après les autres, viennent confirmer une bonne partie des connaissances déjà acquises par l'historiographie. Chaque chapitre cherche en effet à mesurer l'importance de la pauvreté et à dégager les caractéristiques de ceux qui y étaient confrontés : âge, sexe, statut civil et professionnel, distribution dans l'espace parisien. On aboutit à distinguer pauvreté (30 à 40 % de la population) et indigence, à évaluer la domesticité ou le concubinage (deux états transitoires), le nombre de chiffonniers (à la hausse), à mettre en relation vieillesse et pauvreté (pas plus qu'au XVIII^e siècle), à mesurer le respect populaire vis-à-vis du rituel religieux (toujours non négligeable), le suicide enfin (élevé sans être une cause majeure de décès). Si l'ouvrage de Barrie M. Ratcliffe et Christine Piette ne propose pas de révolutionner la notion de « classes populaires » (moins de 200 francs de location par an, aucun bien transmis lors du décès, enterrement à la fosse commune), il offre un dense dossier statistique sur la question et permet son utile remise à jour.